



*NOTRE SAGAIE S'EST ÉGARÉE,  
O PÈRE ÉLÉPHANT!*

par Pierre ICHAC

« La terre de notre pays appartient à un groupe d'hommes dont beaucoup sont morts, dont quelques-uns sont vivants et dont la plupart sont encore à naître. »

Un chef indigène de la Nigéria.

J'ai lu voici quelques années, dans l'un des premiers numéros de l'excellent *Bulletin de Liaison des cercles culturels de l'A. E. F.*, ce fort beau poème en prose, signé d'un étudiant noir de quinze ans :

« Je suis le feu de brousse, le roi, le bienfaiteur, mais aussi le danger. Ma fumée, chassée par le vent, découvre mon brasier qui s'avance, dévorant tout. Les taillis, desséchés par la chaleur, chantent sous mes flammes qui s'échevèlent. Les oiseaux me survolent, perdus dans mes bouffées de fumée.

« Je suis l'abondance et la joie, car j'aide le chasseur à faire la chasse : je fais fuir par ma force, à mon gré, les animaux cachés dans les coins et recoins des bois. C'est alors toute une ripaille au village ! On mange, on danse, on se réjouit.

« Je suis le feu de brousse, le bon travailleur, inlas-

sable. Je peux faire en un clin d'œil tout ce que le cultivateur ferait en des mois. Je chasse les parasites qui mangent ses récoltes et je fertilise la terre avec mes cendres.

« Mais je suis aussi le ravisseur, le danger. Je brûle villages, arbres, et même les gens qui n'ont pas fui lorsque je mugis. »

Il ne s'agira pas, dans ces quelques notes, de mettre en cause le feu de brousse, sinon, à l'occasion, ses abus. Pas plus que de condamner la chasse, ou l'élevage, ou l'agriculture, facteurs indiscutables de la destruction inconsidérée des animaux et des végétaux sauvages, ou des sols. Encore nous serait-il donné d'enfoncer maintes portes depuis longtemps ouvertes.

\* \* \*

On imagine assez bien l'équilibre de la nature tropicale, tel qu'il régnait naguère encore en beaucoup d'endroits de l'Afrique noire, comme une sorte d'anarchie régie par les lois statistiques des probabilités. Une lutte perpétuelle entre des éléments antagonistes, dont les prépondérances successives finissent par se compenser mutuellement. La pullulation des herbivores, susceptible de compromettre la couverture végétale du sol, se voit freinée par la multiplication des carnassiers et par des épidémies que l'entassement des animaux favorise. Puis l'amenuisement du nombre des antilopes provoque une rapide diminution de l'effectif des lions, et le cycle recommence, modifié de temps en temps par quelque variation extrême de la météorologie. L'ex-

périence que nous avons aujourd'hui des Parcs Nationaux a confirmé la sensibilité de cette régulation, et, lorsqu'il s'agit d'y protéger la végétation, le respect absolu du lion y devient le commencement de la sagesse. Tous les « game warden » du Parc Kruger vous le diront. Mieux encore, on s'est aperçu récemment que si les mouvements des avions sur les aérodromes de brousse avaient pour effet d'en écarter éperviers et milans (ce qui, à première vue, peut passer pour un bien), ils provoquaient par contre-coup la pullulation des petits rongeurs, au point de compromettre à la fois l'herbe de couverture et le sol même de la piste d'atterrissage.

On ne touche pas impunément à l'équilibre de la nature.

\* \* \*

Chose curieuse, cette notion, qui nous est devenue si étrangère, semble régner sur la vie entière de l'homme que nous appelons « primitif ». Ses yeux voient peut-être plus loin que les nôtres.

Un missionnaire du début du siècle, le R. P. TRILLES, a traduit (avec une élégance qui nuit peut-être à une fidélité absolue) l'hymne que chantèrent

devant lui les petits chasseurs d'un campement pygmée du Gabon après une chasse heureuse à l'éléphant.

La victime était un mâle. Avant d'aller enterrer solennellement dans la forêt la dépouille virile de l'animal, le chef de clan, couronné de fleurs, se mit à chanter :



Photo Pierre Ichac

*Pays de Sara Kaba. Comment on tue un arbre avant la plantation*

*« Notre sagaie s'est égarée,  
O père éléphant !  
Nous ne voulions pas te tuer.  
Nous ne voulions pas te faire de mal,  
O père éléphant !  
Ce n'est pas le guerrier qui l'a enlevé la vie,  
Ton heure était venue.  
Ne reviens pas écraser nos abris,  
O père éléphant !*

*Ne nous fais pas sentir ta colère,  
Ta vie sera désormais meilleure,  
Tu vis au pays des Esprits,  
Nos pères vont avec toi renouveler l'alliance,  
Ta vie sera désormais meilleure,  
Tu vis au pays des Esprits.*

Il suffit d'avoir nomadisé en forêt avec quelques vieux chasseurs à la peau noire, fidèles à leur savoir traditionnel, (et non encore gâtés par la fréquentation des villes ou celle des touristes cynégétiques), pour constater le rôle primordial joué par la magie dans leur vie professionnelle. Pour eux, une victoire continue sur le gibier est contraire aux lois de la nature, et la chance s'achète. Mais aussi, cette victoire à sens unique porte en soi quelque chose d'immoral : elle tend à fausser l'équilibre naturel. Que ferait le chasseur — ou le peuple chasseur — si le gibier, perdant sa fécondité, ne se renouvelait pas à mesure qu'on le chasse, ou si, émigrant loin de ses gagnages habituels, il disparaissait un jour pour ne jamais revenir ?

Aussi voit-on le chasseur « primitif » assurer d'avance par des moyens magiques, la réussite de

sa chasse, et, dans tous les cas, ne l'entreprendre que sur des signes favorables. Puis, lorsqu'elle est effectivement réussie, demander pardon à la brousse

— ou à l'espèce — de les avoir privées d'un membre de leur famille. Lui-même vit encore assez près de la nature pour s'en sentir solidaire.

\* \* \*

L'agriculteur des premiers îlots humains un peu denses n'est pas moins respectueux que le chasseur. Ce n'est pas lui qui couperait un arbre, allumerait un incendie ou commencerait une plantation sans se concilier le monde mystérieux où il baigne, et dont il vit. Le droit de détruire la brousse et de la mettre en culture, il doit aussi l'acheter par des prières et des sacrifices. Que ces sacrifices s'adressent à la brousse elle-même, aux âmes de très anciens possesseurs du sol — vieux Pygmées oubliés, peut-être, ou peuple vaincu par ses ancêtres — aux âmes mêmes de ses ancêtres, ou à Dieu, ils ont toujours le même sens : l'homme se considère, non comme le propriétaire, mais comme *l'usufruitier* de la terre. Le *jus utandi et abutandi* lui paraîtrait une monstruosité. Un sentiment instinctif qui peut-être, dans le lointain passé de sa race, a eu la

forme d'une décision mûrement réfléchie, lui fait respecter dans le présent les intérêts futurs de ses descendants.

Il est troublant de constater que les cérémonies d'initiation, par lesquelles le jeune homme ou la jeune fille renaît littéralement pour s'intégrer à la communauté sociale, ont toujours pour cadre la brousse boisée, comme si l'homme, avant de devenir un citoyen conscient de son rôle, devait reprendre contact avec le lieu de ses origines. Avant le village, il y a eu la brousse nourricière. C'est elle qui a abrité les premiers ancêtres.

On sait d'ailleurs quelles intéressantes réserves botaniques constituent les Bois Sacrés, et le respect dont l'Afrique traditionnelle les entoure. Ils sont parfois les seuls lémoins subsistants d'un paysage partout ailleurs disparu. Dans leur épaisseur, la

— « Mouraye » (*caïcedrat*) au bord de la piste Kyabé (Tchad)

Photo Pierre Ichac





Photo Pierre Ichac

*Le soir près d'un village dans la forêt équatoriale*

forêt originelle s'est généralement vue étoffer d'arbres et de plantes utiles — médicaments ou poisons.

Je me rappelle avoir rencontré autrefois dans un poste du Tchad, un petit dieu moundang venu se plaindre à l'administrateur. Il avait la forme d'une meule de fibres, surmontée d'une houe, d'où j'avais conclu qu'il devait être un dieu agricole. Avec beaucoup de dignité et de bon sens, il se plaignait que des

Peuls musulmans habitant le village (dont, avant l'arrivée des Français, ils avaient été les suzerains) avaient commis le sacrilège de couper des branches dans le Bois Sacré, asile inviolable où s'abritaient les petits dieux ses confrères. Et sa démarche naïve et confiante ne m'avait pas du tout paru ridicule.

Dieu sait comment, aujourd'hui, une telle démarche serait accueillie. La mode africaine est à la **PRODUCTIVITÉ**.

\* \* \*

Depuis quelques siècles, la nature tropicale a commencé de s'écrouler, par grands pans, à la manière d'une falaise battue par la mer.

Il y a eu des causes matérielles, comme la densité croissante de la population dans certaines zones, sans que soit changé le mode de culture. L'accroissement du rendement se fait au détriment des années de jachères et, partant, de la couverture du sol. Il y a eu la création de grandes villes. Que ce soit au Dahomey ou dans l'Oubangui-Chari, 25.000 fa-

milles rassemblées supposent le même nombre de foyers allumés presque en permanence. Au début, les femmes trouvent du bois devant leur porte. Puis au long des années, le pays se déboise, la charge de bois hebdomadaire vient de cinq, puis de dix kilomètres, et plus. Son prix augmente, tandis que les environs de la grande ville ressemblent de plus en plus à un désert. L'Éthiopie fournit des exemples particulièrement spectaculaires des problèmes posés par les foyers domestiques. Sa capitale a été long-

temps nomade, seul moyen pour la cour, l'administration et l'armée d'assurer leur ravitaillement en bois de cuisine. La situation a été sauvée sous Ménélik, lorsque l'eucalyptus de Madagascar, intervenant dans ce pays déboisé, mit à la portée de chaque ville, sous la forme d'une petite forêt à l'extension rapide, le combustible nécessaire. Addis-Abeba doit d'être restée la capitale de l'Ethiopie aux eucalyptus plantés voici cinquante ans par Ménélik.

Inutile d'insister sur les plus lourdes des causes

matérielles de la dégradation de la brousse africaine et de l'usure de ses sols : les grandes cultures d'exportation. Coton chez les uns, arachide chez les autres, coûtent chaque année des dizaines de milliers d'hectares, dont une partie est vouée à la stérilité définitive. Economistes et agronomes attendront-ils longtemps avant de se mettre d'accord sur une doctrine à la fois sûre et rentable de fixation des cultures villageoises ? L'admirable rapport de M. Sérot en fournit pourtant les bases.

\* \* \*

Le phénomène est d'ordre mondial.

Lorsque le jeune archéologue norvégien THOR HEYERDAHL entreprit de construire le fameux radeau de *balsa* qui devait le conduire de la côte du Pérou jusqu'en Polynésie, il dut en aller chercher les madriers très loin de son futur port d'embarquement, jusque dans les hautes forêts de l'Equateur. Les montagnes péruviennes accessibles n'en possédaient plus.

C'est dans une forêt népalaise voisine de sa cité natale de Kapilavastou que le Boudha reçut l'Illumination. Il y a longtemps que cette forêt, vénérée durant des siècles, n'existe plus.

C'est depuis le passage des Mongols de Gengis-

Khan que l'Iran oriental est devenu un désert. Au temps de leurs grandes chevauchées, les Mongols professaient, en ce qui concerne les terres boisées, habitées ou cultivées, une doctrine très personnelle. Comme Gengis-Khan venait de pénétrer en Chine et de conquérir le Kan-Sou, un de ses conseillers ne lui suggéra-t-il pas d'en massacrer les dix millions d'habitants, de raser leurs villes et leurs arbres, et d'anéantir leurs canaux et leurs champs, afin de faire de tout cela une bonne steppe herbeuse où les nomades pourraient paître leurs chevaux. Mais un conseiller Mongol, à demi chinois, intervint à temps pour faire valoir l'utilité du statu-quo, par les taxes annuelles que pourraient payer les agriculteurs.

\* \* \*

En fait, le danger qui menace ce qui reste de la brousse et de la forêt tropicales est d'ordre spirituel plus qu'économique. C'est celui qui menace le monde.

Où le primitif se considère modestement comme un usufruitier du sol qu'il a reçu de ses ancêtres et qu'il devra rendre intact à ses descendants, la civilisation moderne est d'abord venue prêcher que l'homme était le maître de la nature, et les politiciens, comme les économistes, que la richesse et la fécondité de la nature tropicales étaient infinies.

Comme dit Julian HUXLEY : « Protéger la nature, c'est, pour 5 pour cent, contrôler la vie sauvage, et, pour 95 pour cent, contrôler des gens devenus enragés ».

Tout notre effort d'éducation a consisté à contrecarrer les sages notions qui étaient celles de l'Afrique. Nous avons répandu la croyance que toute nouveauté était un progrès, et que la supériorité technique de notre civilisation de blancs prouvait la supériorité de nos idées. En termes plus simples : nous avons accoutumé des millions

d'âmes naïves « à prendre le Concours Lépine pour le Père Noël ».

Là-dessus, le Nouveau Continent a propagé sur toute la terre sa psychologie du gaspillage — celui-ci étant considéré comme le moteur indispensable de l'activité économique. Plus les hommes gaspillent, plus ils consomment, et, plus l'argent circule, plus ils s'enrichissent. Et les Etats-Unis, avec un succès qu'ils sont eux-mêmes obligés de reconnaître, ont commencé par épuiser et rendre stériles les 2/5 de leurs terres cultivables. A leur exemple, tous les pays « neufs » se sont mis au même régime.

Les cerveaux les plus simples, ceux qui hier priaient la nature pour qu'elle daignât leur accorder leur modeste récolte ou la pièce de gibier qui ferait du lendemain de la chasse un jour de fête, sont aujourd'hui convertis aux idées nouvelles. Ils ont en elles la foi iconoclaste des néophytes, et déjà ils brûlent leur brousse et tuent leur cheptel sauvage, en espérant pour le mois suivant des victoires mécaniciennes.

\* \* \*





Photo Pierre Ichac

*Bétail au puits (Baguirmi-Tchad)*

J'ai vu des cultivateurs Sara Kaba préparer le terrain pour le coton. Ils commençaient par abattre la broussaille et les branches basses des arbres. Puis, au pied de chaque arbre, ils entassaient soigneusement de petits bûchers de ce bois sec. L'arbre mettait longtemps à mourir. Il brûlait comme un homme. C'était son pied qui, d'abord noircissait. Un anneau de braise rougeoyante se resserrait sur lui, le rongait peu à peu, s'éteignait. L'arbre restait debout, en équilibre sur un petit amas de cendres blanches. D'heure en heure, ses dernières feuilles jaunissaient, tombaient. On savait alors qu'il était mort. Une simple poussée en venait à bout.

Quelques jours plus tard, sur le sol nu hérissé d'épaves noircies, commençait le semis du coton. Pourtant, deux arbres intacts, coiffés de vert, se dressaient au milieu du champ.

— Vous n'allez pas les brûler ?

— Non. Ni cette année, ni les autres... Les femmes ont défense d'y porter la main.

— Pourquoi ?

— Ces deux arbres-là ne sont pas à nous : appartiennent aux Lions et à la brousse !

\* \* \*

Il y a deux ans, j'étais allé rendre visite au D<sup>r</sup> Albert SCHWEITZER, dans son hôpital de Lambaréné. J'avais diné en face de lui dans la salle à manger

commune, puis nous avions longuement bavardé. C'est en pleine nuit qu'il m'a reconduit jusqu'à la pinasse amarrée sur l'Ogooué.



Photo Pierre Ichac

*Un village dans son défrichement de la forêt (Cameroun)*

Avec son affabilité coutumière, il me précédait, sa lampe électrique à la main, et il éclairait soigneusement le sol devant mes pas.

— Regardez bien où vous posez le pied, me disait-il de sa lourde voix alsacienne. Le sentier est dangereux, vous risquez de buter dans une racine !

Des racines superficielles, hautes parfois de trente centimètres, barraient le sentier, se tordant comme des serpents entre les arbres.

— Ici, ajouta le « Grand Docteur » en riant de son rire d'enfant, il est défendu de couper, même une racine. Tout le monde doit respecter les arbres. Même quand je suis absent, j'interdis d'y toucher sans mon autorisation... D'ailleurs, je la refuse toujours !

Et, malgré la difficulté réelle de ce chemin nocturne, j'admirais la solidité doctrinale du philosophe septuagénaire qui, après avoir étudié toutes les philosophies, un jour, sur l'Ogooué, fut converti au Respect de la Vie par la rencontre d'un troupeau d'hippopotames. Il préférait raccompagner, la nuit, ses visiteurs, plutôt que d'ordonner l'amputation de la demi-douzaine de racines qui, depuis quelques trente ans, lui barrent le chemin de l'embarcadère.

\* \* \*

Albert SCHWEITZER est peut-être un signe avant-coureur d'une nouvelle ère d'alliance de l'homme avec la nature sauvage, d'un temps où l'homme civilisé, enfin rendu à la modestie, consentira à se remettre à l'école de l'homme sauvage. Il n'y a pas si loin de la vieille notion de Bois Sacré à celle, toute neuve, de « Sanctuaire » de faune ou de flore ; du culte des sources et des bois qui les entourent au respect raisonné des forêts dispensatrices d'humidité ; et nous redécouvrons aujourd'hui, à la lumière d'expériences douloureuses, que nous restons comptables, devant les générations futures, du maintien des terres cultivables que nous étions prêts à détruire.

L'Afrique ne sera sauvée du désastre agricole qui la menace, que par des moyens de bon sens. Retrouver les fondements primordiaux d'un paysage agricole — l'eau, la forêt, l'humus perpétuellement reconstitué — dans cette terre aux pluies brutales, aux sécheresses de four. Retrouver aussi, et rétablir autant chez nous qu'au pays noir, les fondements de quelques idées saines.

\* \* \*

Si quelque Gallup demandait à mille individus des pays civilisés — Européens, Américains, Soviétiques ou autres — comment ils envisagent l'avenir de l'humanité, je crois qu'en gros les réponses se classeraient toujours (la proportion seule variant avec le temps et la géographie) en deux catégories contradictoires.

D'une part les pessimistes, qui voient pour demain la guerre — scientifique, mécanisée, atomique — aboutissant à la destruction de la civilisation, et peut-être de la planète.

De l'autre, les optimistes, pour qui la même science, maîtresse du monde, engendrera à notre profit tous les miracles. C'est la religion qu'a prêchée naguère, avec beaucoup de talent, notre savant confrère André LABARTHE : « C'est arrivé... demain ! »... Demain, le bonheur scientifique, mécanisé, atomique (lui aussi). Demain, le règne resplendissant de l'homme sur la nature... l'Âge d'Or par la Science.

Sur mille personnes, vous n'en trouverez pas une qui vous dise :

— Je crois aux immenses possibilités de la Science... Mais que pourra-t-elle pour nous si, d'ici son avènement, nous avons imprudemment gaspillé les ressources de la terre, ruiné des continents — et si, sur les continents ruinés, nous sommes morts de faim ?